



HAL
open science

Le zoo : un espace politique et métaphysique A quoi servent les zoos ?

Jean Estebanez

► **To cite this version:**

Jean Estebanez. Le zoo : un espace politique et métaphysique A quoi servent les zoos?. 2011. hal-01657271

HAL Id: hal-01657271

<https://hal.science/hal-01657271>

Submitted on 6 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le zoo : un espace politique et métaphysique

A quoi servent les zoos ?

Avec plus de 600 millions de visiteurs dans le monde annuellement, et des chiffres en forte croissance, les zoos font partie de ces lieux dont la fréquentation est à la fois massive et quasiment universelle. Pour autant, le zoo semble tout au plus un spectacle bon enfant : il est à la fois facile à comprendre (on vient voir des animaux) et profondément non problématique.

Si le zoo est essentiellement un lieu qui présente des animaux à des humains, une question simple en découle : pourquoi ressent-on la nécessité d'organiser une rencontre entre certains animaux et les humains ? Après tout, même les espaces les plus urbanisés sont parcourus par d'innombrables animaux.

Il est possible de répondre à cette question de manière novatrice en interrogeant la spatialité de l'institution : on comprend vraiment ce qui se passe au zoo à partir du moment où on prend le lieu au sérieux. Le zoo est un système qui rend concret un pouvoir en lui donnant une réalité matérielle. La vision du monde qu'on y découvre prend forme de manière très concrète et acquiert aussi une grande puissance.

Le monde mis en ordre : un espace politique

Des animaux sauvages et exotiques

Au zoo, on ne vient pas voir des vaches ou des chèvres mais des lions, des tigres, des singes. On pourrait imaginer qu'en visitant des zoos dans différentes parties du monde, on observe une variation dans le type d'animaux présentés et dans ceux ayant le plus de succès (le lion ici, la vache normande là-bas). Ce n'est certainement pas le cas. Il existe des animaux, toujours les mêmes, qui se détachent dans l'imaginaire de ce qu'est un zoo et qu'on ne peut pas rater en tant que visiteur si on veut dire qu'on l'a visité : manquer les pandas à San Diego, c'est manquer l'essentiel, manquer les cacatoès, ça n'a aucune importance. Les collections des zoos dans le monde sont d'une stabilité extrême : on peut dire qu'elles sont tout d'abord composées d'animaux « sauvages » et « exotiques ».

Ceux-ci ne le sont, bien sûr, pas par essence, mais dans le cadre d'une longue construction culturelle dont le zoo participe : une même espèce (le lion, le gorille) peut, en fonction de l'installation dans laquelle elle est présentée, prendre un sens très différent.

Le *sauvage*, c'est, tout d'abord, le féroce, ce qui est cruel et violent. Des scènes en bas-relief, où fauves et ours bondissent sur leur proie, ornent par exemple la ménagerie du Jardin des Plantes ou les bâtiments historiques du zoo du Bronx (figure 1).



Figure 1 : Une sculpture de Jouve à l'intérieur de la grande fauverie (1937) de la Ménagerie du Jardin des Plantes, 5 septembre 2007 (Cliché : Jean Estebanez)

L'architecture même des cages -avec des barreaux sur-dimensionnés- ou des fosses, entourées de pointes acérées, mettent en scène la puissance et la dangerosité des espèces présentées. Plus que le comportement ou la forme des animaux, c'est le spectacle de l'enfermement et de la domination matérielle et symbolique qui s'expose. Ces ressorts guident certains spectacles.

Ce crocodile (figure 2), immobile au centre d'une piscine contenant quelques centimètres d'eau, est ensuite saisi par un salarié du zoo qui le soulève et laisse sa gueule dépasser légèrement au-dessus du grillage qui le sépare du public. Il devient alors féroce en l'ouvrant largement. On joue ici sur le registre d'une curiosité qui tient à une peur maîtrisée par la distance à l'animal, la grille et l'humain qui maîtrise l'animal.

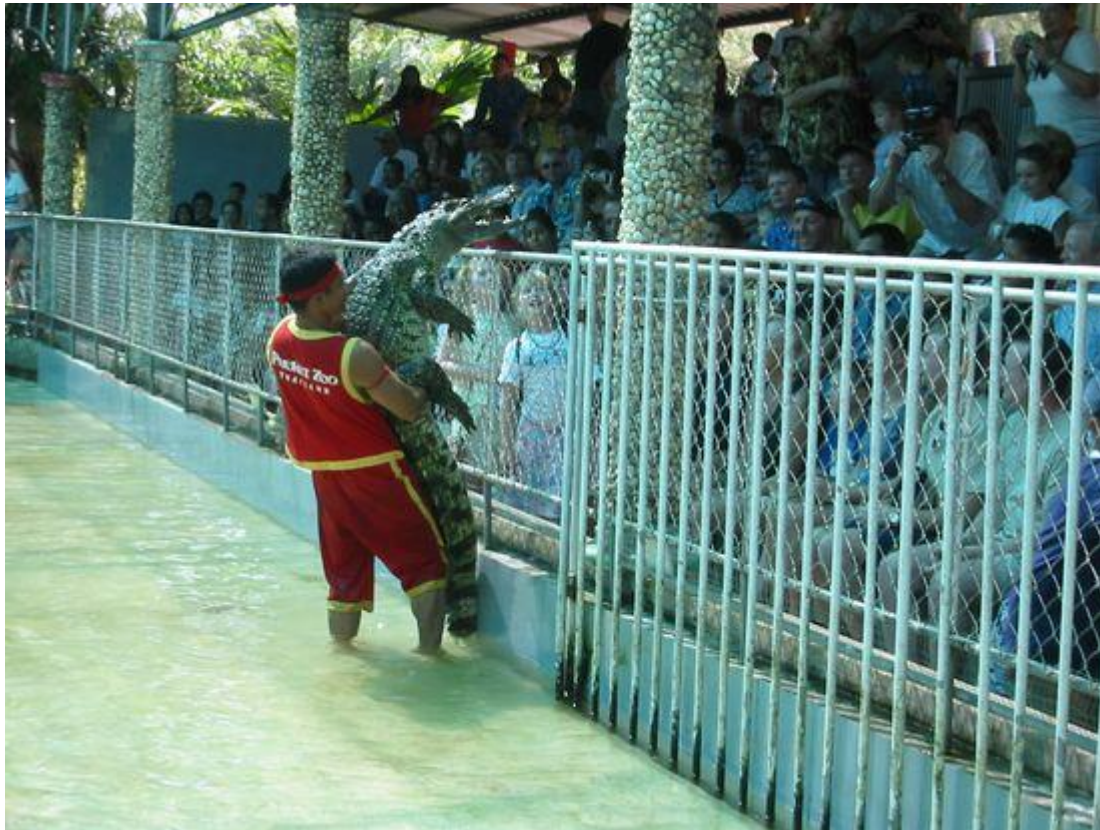


Figure 2 : Un crocodile présenté au public au zoo de Phuket, 3 janvier 2004 (Cliché : Jean Estebanez)

Le sauvage, dans une seconde version où il est très positivement connoté, c'est l'authentique ou le naturel -entendu comme ce qui n'a pas été modifié par l'humain. Dans ce cadre, il n'est plus question de présenter des spécimens dans des cages en bétons mais des individus, avec leur histoire personnelle, leur caractère, dans leur environnement. Puisqu'un animal sauvage est libre et indépendant, les clôtures et les constructions doivent se faire discrètes.

L'enclos des gorilles du zoo de San Diego est vierge de toute trace d'occupation humaine (figure 3). Au mieux, peut-on apercevoir dans l'arrière-plan supérieur de la photographie les traces d'une balustrade. Une large cascade qui se jette dans un plan d'eau en contrebas barre le premier plan où apparaissent des branches blanchies, traces d'une crue précédente. Une végétation dense et variée couvre des blocs rocheux. Même sans gorilles, le paysage est saisissant. Ces grands singes, présentés dans les premiers comptes-rendus de l'espèce en Occident comme des monstres dangereux, enfermés comme tels derrière de puissants barreaux au zoo, deviennent ici des symboles d'une nature en voie de disparition.



Figure 3 : Un paysage dans l'enclos des gorilles, zoo de San Diego, 8 avril 2008 (Cliché : Jean Estebanez)

La deuxième caractéristique majeure des animaux du zoo est leur *exotisme*. Il s'agit là d'une forme d'altérité géographique qui ne provient pas d'une localisation mais de l'écart à une norme non-explicite, construite par les groupes dominants qui ont le pouvoir de l'imposer. L'Occident dominant progressivement le Monde, c'est son quotidien qui en devient la norme. L'exotisme est ainsi dissymétrique : les vaches normandes ne seront pas plus exotiques au zoo de Vincennes qu'à celui de Niamey, les lions le seront dans les deux cas.

Le zoo contribue à rendre les animaux exotiques parce qu'il rend leur altérité attirante. On peut, en effet, s'y retrouver face-à-face avec une panthère sans que la rencontre soit terriblement effrayante. L'exotisme est ainsi un processus qui transforme les objets, les êtres et les lieux en en réduisant la radicalité. Il peut être matériel, par exemple à travers les systèmes de cages, de fosses, les décors et les bâtiments ou consister en un effet de discours qui modèle le sens de ce qu'on décrit. Pour que quelque chose devienne étrange et en cela digne d'attention, il faut d'abord l'isoler comme tel et le déconnecter de son contexte local dans lequel il n'a rien de bizarre. Puis, il faut la replacer dans le cadre de notre société, dans lequel on le contemple : c'est à partir de là qu'il peut devenir curieux parce que l'écart avec nos normes est manifeste.

A la fin du XIXe siècle, Buenos Aires est une ville très riche, qui met en place un nombre importants d'aménagements publics. Le zoo est fondé avec l'ensemble du parc *Tres de Mayo* dans un quartier aisé. Marque du statut que cherche à acquérir d'emblée l'institution, de nombreux bâtiments, reproduisant des monuments, sont construits dans les enclos et sur les places qui rythment les installations. Il s'agit de souligner l'origine des animaux et leur curiosité en y adjoignant un témoignage architectural, censé représenter leur contrée d'origine.

Le cas des éléphants (figure 4) est intéressant car le bâtiment qui les accompagne est construit avec grand soin. Il s'agit d'une reproduction minutieuse, jusque dans le détail de la statuaire, du temple de *Nimaschi*, construit par le *Rajah* de *Tirumal* à Bombay. Ce qui est frappant, c'est au fond, l'inadéquation contemporaine entre les références qui y sont présentées.



Figure 4 : Les éléphants au zoo de Buenos Aires, 10 mars 2007 (Cliché : Jean Estebanez)

La taille des oreilles des éléphants nous indique qu'il s'agit de *Loxodonta africana*, l'éléphant d'Afrique. Cela ne pose de problèmes, ni aux visiteurs, ni aux responsables des collections du zoo, puisqu'aucun panneau ne vient signaler le décalage et, qu'à vrai dire, personne ne le relève. C'est que l'essentiel n'est pas dans une compatibilité en terme de localisation ou une vraisemblance scientifique : le bâtiment et les éléphants se rejoignent et se renforcent comme signe de l'altérité de l'ailleurs (l'ailleurs étant intrinsèquement pensé comme étrange).

Cette altérité ne s'arrête pas à la faune. Les décors et les mises en scènes des enclos sont ainsi souvent composés d'un ensemble de références à certaines cultures et populations. Au tournant des XIXe et XXe siècles, de nombreux zoos mettent en place des expositions zoo-ethnologiques qu'on a parfois qualifiés de « zoos humains » (Bancel *et al.*, 2002) [1].

Les spectacles où sont présentés côte-à-côte des populations de l'ailleurs et les animaux supposés accompagner leur quotidien (figure 5) cessent en 1931, par lassitude et pour des questions éthiques. Pour autant, les zoos contemporains continuent à se référer aux sociétés humaines qui s'y trouvent, pour planter le décor. Celles-ci sont notamment évoquées par la reproduction de leur (prétendu) habitat traditionnel : huttes, cases, etc. Jamais on n'y trouve une trace de la modernité dans laquelle vivent pourtant les populations autochtones, présentées au zoo dans un état de nature. Par opposition, aucun zoo ne s'essaye à reproduire l'habitat traditionnel des campagnes européennes.



Figure 5 : Les Gallas au Jardin d'acclimatation, carte postale, 1908. Dans un de ces spectacles en 1908, une quarantaine (dont six femmes et trois enfants) sont présentés avec des zèbres, des chameaux et des autruches, censés (eux aussi ?) illustrer la variété de la faune éthiopienne.

Si cette reproduction d'une habitation au zoo de San Diego (figure 6) renvoie précisément aux constructions mobiles des Mbuti de la forêt d'Ituri, en République démocratique du Congo, son objectif n'est pas tant scientifique, malgré un panneau descriptif : c'est plutôt l'élément d'un décor exotique - qui semble absolument acceptable, attendu et normal pour tous les visiteurs.



Figure 6 : La reproduction d'un abri temporaire de chasse des Mbutis, Zoo de San Diego, 8 avril 2008 (Cliché : Jean Estebanez)

Présenter un décor de ville avec de hauts buildings, des routes asphaltées ou un supermarché, en ne se conformant pas aux stéréotypes, semblerait tout simplement inauthentique. Si l'Afrique, l'Amérique tropicale et une partie de l'Asie ou de l'Océanie sont des espaces exotiques, les villes modernes ne le sont pas. De manière plus générale, les activités humaines et leurs constructions sont jugées peu compatibles avec la mise en scène de la nature, sauf s'il s'agit de civilisations anciennes, de préférences disparues, ou de populations vivant de manière « traditionnelle » et « authentique », c'est-à-dire dans une forme de passé non historique (il y a longtemps...).

Organiser et classer

Le zoo présente une série de découpages du vivant. Au cours du XIXe siècle, certaines institutions deviennent, au même titre que les grands musées, des lieux d'exposition de la science. Les cages sont un espace où les animaux présentés doivent servir de modèle de ce qu'est la nature aux scientifiques. L'objectif est de produire de l'universel à partir des spécimens présentés : les cages et leurs occupants deviennent autant d'illustrations taxonomiques [2] transformant le zoo en une encyclopédie du vivant.

A Adelaïde (Australie), lors de l'ouverture du zoo en 1883, les enclos sont mis en place en fonction des classifications alors en usage, liées à des caractéristiques visibles -les reptiles, les oiseaux, les mammifères et les poissons-, chaque enclos étant conçu pour être le représentant taxinomique d'une catégorie plus large. Les sept lions et les deux tigres que possède l'institution au début du XXe siècle sont montrés dans des cages dont l'unique mur est couvert de tuiles blanches : placés dans un environnement et un système de classement qui les

désindividualise, ils peuvent devenir une incarnation de l'espèce. On cherche, en effet, à gommer toutes les particularités comportementales ou physiques des individus pour ne laisser apparaître que ce qui est conforme au modèle scientifique.

D'autres façons d'organiser le vivant relèvent de choix de nature éminemment politique. Le zoo est un modèle du découpage du monde situé (produit essentiellement en Occident), mondialisé (ce découpage a été diffusé dans les zoos du monde entier, en grande partie durant les épisodes de colonisation), mais qui prend les traits de l'universel (en n'étant jamais présenté, ni interrogé comme un modèle construit en Occident).

Au zoo d'Albuquerque (figure 7), les animaux sont répartis en quatre parties inégales : l'Amérique tropicale (« Tropical America ») qui couvre environ un quart de la superficie du zoo, l'Asie, en construction (« Future Asia »), L'Afrique (« Africa »), représentant entre le tiers et la moitié du zoo, l'Australie, porte-étendard de l'Océanie (« Australia, under construction »). Enfin, environ un quart des animaux n'est pas directement rattaché à une section, le plus souvent parce que d'anciennes logiques de classement avaient décidé de leur installation en fonction d'autres critères. La taxonomie, par exemple, peut rendre compte du regroupement de singes aux origines très variées (orangs-outangs et gorilles qui sont tous les deux à proximité immédiate de l'entrée) ; les économies d'échelles peuvent elles rendre compte du regroupement des espèces aquatiques, disperser de petits aquariums dans tout le parc étant très coûteux.

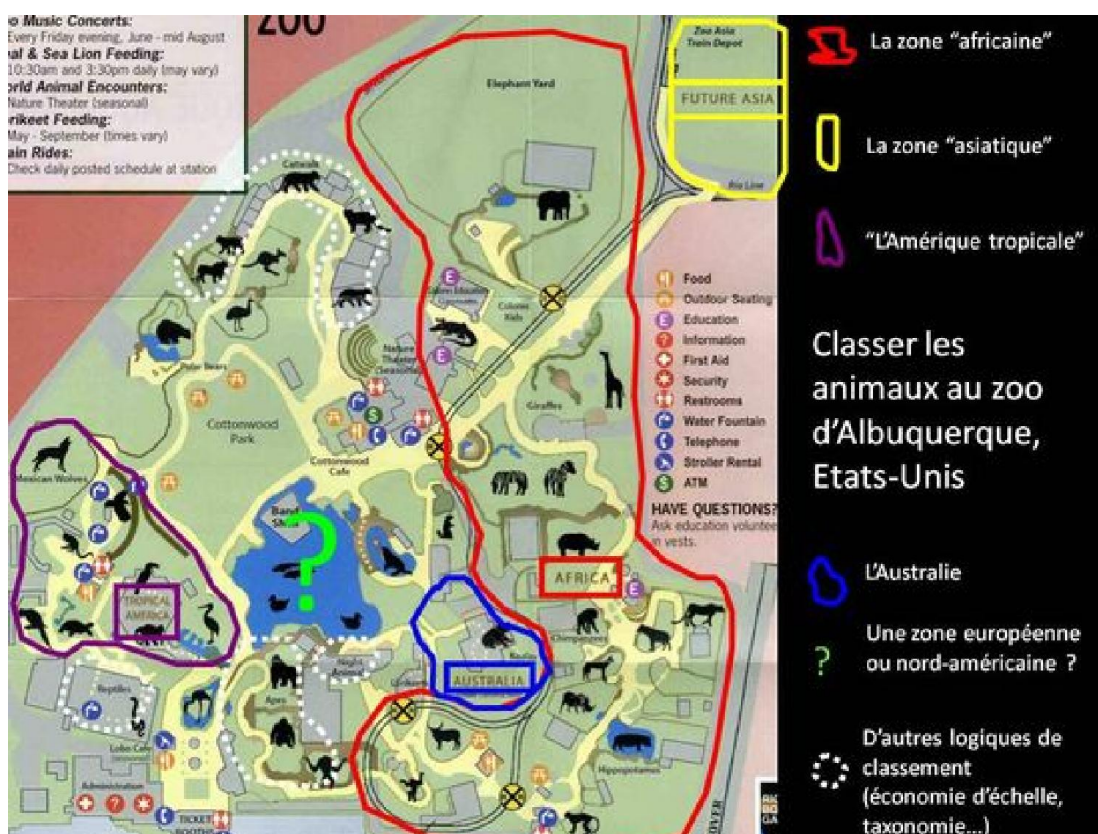


Figure 7 : Classement et exotisme au zoo d'Albuquerque (Source : Jean Estebanez)

C'est donc une sorte de miniature du monde animal qui est présentée au zoo avec toute une série de biais très notables. En premier lieu, si on suit le découpage généralement admis par continents, point d'Europe ici. L'Amérique du Nord est également exclue même s'il y a bien

quelques canards sur le lac de Cottonwood Park. Ceux-ci ne sont cependant nullement contraints de rester au zoo par un système de cages ou de découpe des jointures. Attirés par la nourriture, ils ont à peu près le même statut d'animal mi-sauvage, mi-domestique que leurs congénères des jardins et parcs urbains et ne font ainsi pas réellement partie de la collection du zoo.

Deuxième point important, par la surface qu'elle occupe dans le zoo, l'Afrique est largement surreprésentée. Cette tendance se vérifie dans la plupart des zoos, même en Afrique, sans doute parce que le continent est pensé comme le parangon de l'exotisme et du sauvage. Le regard ici construit est clairement orienté depuis un centre qui s'affiche peu en représentation (Europe puis Amérique du Nord), parce qu'il est essentiellement le même, le quotidien pour les spectateurs et qui porte sur l'altérité du monde.

S'il est généralement admis que les pays et leurs frontières sont des constructions humaines, les continents semblent offrir un support neutre à la présentation des animaux. Or, les continents, en tant que notion, ne sont fondés sur aucune typologie consistante mais tendent plutôt à refléter les tensions et les rapports de pouvoir à l'œuvre dans le processus de connaissance et de conquête de nouveaux espaces, en particulier lors des différentes vagues de colonisation.

Le zoo est bien un espace politique en ce qu'il contribue à construire et exposer une vision du monde à un large public. Par la matérialité de sa construction, des cheminements qu'il propose et de son organisation, le zoo fait véritablement ressentir des découpages, des catégories, des classements, des hiérarchies et des valeurs. Il faut en effet prendre au sérieux sa fonction spectaculaire : on nous y montre quelque chose.

Le zoo, du fait de sa fonction de représentation, se rapproche en effet d'un dispositif en particulier : le théâtre. Autour d'une scène (l'enclos) et ses décors, se répartissent des acteurs dramatiques - les animaux- et un public pour lequel se jouent des pièces, qu'on pourrait également qualifier de grands récits. Le grand récit principal auquel on assiste tient à l'enjeu même qui traverse les zoos : celui des relations et des limites entre l'humain et l'animal.

Un espace métaphysique : la frontière humain/animal

Cette question de la frontière entre les êtres est centrale pour nos sociétés, qu'il s'agisse des enjeux éthiques ou environnementaux, liés à l'utilisation des animaux, des inquiétudes à propos des risques de transmission épidémiques entre les uns et les autres ou au contraire des espoirs placés dans les xénogreffes [3] voire de nos liens avec les animaux domestiques.

Au zoo, la question des limites se décline de multiples façons. L'y étudier, c'est comprendre comment celles-ci se sont construites sur la longue durée. L'évolution des séparations entre humains et animaux (grilles, fossés, vitres) traduit d'une part des mutations technologiques, mais reflète au fond l'évolution du statut de ces derniers.

Le zoo apparaît, en effet, comme un lieu de définition par la rencontre qu'il organise entre des humains et des animaux : la question se pose donc plus largement en termes d'*altérité* et d'*identité*. Cet autre qu'on examine sert à se (re)penser soi-même.

Il faut, pour cela, penser l'animal comme un autre, rendant par-là même le zoo incompatible avec certains systèmes de pensée. Philippe Descola (2005) propose une typologie des rapports

à la nature, autour de quatre grandes classes [4] qui nous permet de mieux comprendre cette incompatibilité (figure 8).

| | <i>Physique semblable</i> | <i>Physique différent</i> |
|-------------------------------|--|--|
| <i>Intériorité semblable</i> | Totémisme Ex : Les aborigènes d'Australie | Animisme Ex : Les Achuars, essarteurs et chasseurs d'Amazonie |
| <i>Intériorité différente</i> | Naturalisme Ex : l'humanisme classique | Analogie Ex : Les sociétés sacrificielles (Aztèques) |

Figure 8 : Le carré ontologique d'après Ph. Descola (2005)

Les zoos ne peuvent exister que dans des sociétés ayant une façon de penser le monde où humains et animaux ont des intériorités - un esprit ou un être, pourrait-on dire - différentes. Dans le cas de l'animisme et du totémisme, les humains et les animaux partagent une âme semblable, ils sont donc d'une certaine façon les mêmes. Philippe Descola (2005) rapporte ainsi comment les chasseurs Achuars en Amazonie présentent les singes laineux comme des beaux-frères. On comprend qu'il est impensable d'enfermer sa parenté dans un zoo. Autrement dit, les zoos ne sont pas des institutions universelles, parce qu'ils ne sont possibles que dans des sociétés qui distinguent radicalement les humains des animaux en leur attribuant des intériorités différentes.

Cette distinction conceptuelle se matérialise clairement par la séparation entre les enclos et les lieux d'où on regarde. Pourtant, les visiteurs essaient sans cesse de franchir cette frontière, à la fois symbolique (les humains sont autre chose que des animaux) et matérielle (les cages ou les fossés).

Les zoos, bien qu'ils prétendent le contraire, ne sont pas des institutions à but scientifique, ni vraiment éducatif. Le savoir académique est reproduit beaucoup plus efficacement dans les manuels de biologie ou d'éthologie, et les documentaires sur les animaux qui fleurissent à la télévision nous rendent beaucoup mieux compte des manifestations spectaculaires de leur comportement. Ce n'est donc pas ça que nous cherchons au zoo.

Le zoo est un lieu dans lequel on peut tester l'idée, au fond étonnante pour nous, que les animaux sont des acteurs. On cherche à attirer leur regard, à les faire réagir en claquant des doigts ou en leur lançant des objets. Mieux encore, on cherche à se rapprocher d'eux, si possible jusqu'à les toucher. Le public cherche souvent à se hisser au-dessus des barrières ou à se faufiler en dessous. Si elles cherchent d'abord à éviter que les animaux ne s'échappent, elles ont surtout pour fonction d'empêcher d'autres animaux et le public d'entrer dans les enclos. Les accidents réguliers, voire les suicides, plus nombreux qu'il n'y paraît *a priori* indiquent combien l'enjeu de la proximité est fort.

C'est qu'on veut non seulement voir l'animal mais le voir en vrai, c'est-à-dire le sentir, l'entendre, et surtout le toucher. Le toucher atteste de la réalité physique et de la présence effective de l'animal, dans sa corporéité. Il rend les animaux tangibles et fournit une connaissance vraie, que ne peuvent fournir d'autres spectacles comme la télévision. L'enjeu essentiel de la visite au zoo serait ainsi d'expérimenter jusqu'au toucher la frontière entre humain et animaux.



Figure 9 : L'enclos des lions au zoo de Tama, Japon, 7 juillet 2009 (Cliché : Jean Estebanez)

Ce grand récit de la place de l'humain dans le vivant qui se développe au zoo est une interrogation métaphysique : qu'est-ce qu'être humain ? Les zoos jouent sans cesse avec cette frontière dont les caractéristiques varient dans le temps, dans une tension constante entre ce désir de proximité, qu'il faut satisfaire pour le public, et des contraintes de sécurité. L'évolution des barrières en sont le reflet tout comme les dispositifs de substitution au contact, depuis les peaux ou les cornes présentées à l'extérieur des enclos, jusqu'à la nourriture vendue à l'entrée, ou les visites accompagnées avec les soigneurs pour entrer dans les enclos de certains animaux.

Les caractéristiques qu'on pensait uniquement humaines comme la culture, le langage, les outils, l'humour sont peu à peu découvertes chez les animaux. Les zoos en rendent compte, notamment à travers des panneaux qui présentent leurs caractéristiques culturelles, ou en individualisant certains animaux à qui est donné un nom, une photographie d'identité, une famille, des habitudes, une histoire.

Il ne faut pas regarder longtemps un groupe de gorilles pour comprendre qu'on est face à une forme d'intelligence non-humaine... Nous sommes troublés par les proximités évidentes entre nous et ces primates, déstabilisant alors la frontière solide qui sépare l'humain de l'animal. C'est une expérience où notre identité vacille de manière ambivalente : il s'agit à la fois d'une blessure narcissique -nous ne sommes pas uniques- mais porteuse d'espoir -nous ne sommes pas seuls.

Les zoos nous racontent donc des histoires de construction de limites (à visées taxonomiques) qui se révèlent vite être des frontières (à visée défensive). Ils n'arrivent pas à expliquer

clairement au public que l'expérience de cette frontière est leur raison d'être et renvoient systématiquement à l'idée qu'ils sont des lieux éducatifs et de protection d'espèces en voie de disparition. Ce n'est certainement pas le cas, ou alors de manière très marginale. La question est plutôt que les zoos se trouvent par leur fonction même confrontés à toutes les apories de la construction de l'altérité animale et de l'identité humaine.

Les zoos renvoient donc à des enjeux forts, et ils permettent de les explorer de manière originale. Deux points en particulier méritent d'être mis en avant pour conclure.

Si la question du pouvoir est loin d'être une nouveauté en sciences sociales, le zoo l'éclaire de manière originale, du fait de son aspect de banalité apparente que n'ont pas beaucoup d'institutions comme la prison ou l'hôpital. Dernière la banalité, qui est une forme de normalité, se trouve une norme qui ne dit pas son nom. Le zoo est un lieu politique, affirmant une vision du Monde et du vivant, qui tire une grande partie de sa force de son évidence : il est normatif mais discret.

Les animaux sont clairement devenus une question de société. Le fait que le zoo montre des animaux sauvages, c'est-à-dire, inchangés -au moins dans les perceptions- par l'humain, accentue encore l'enjeu de la rencontre. Ce qui se joue au zoo, devant un public où les enfants sont nombreux, ce sont fondamentalement des questions métaphysiques. Qu'est-ce qu'être humain ? Peut-on enfermer les animaux ?

Jean Estebanez (Département de géographie, Ecole Normale Supérieure)

Quelques références :

Anderson K., 1995, « Culture and nature at the Adelaïde zoo : at the frontier of human' geography », *Transaction of the Institute of British Geographers*, 20, pp. 275-294.

Bancel N. *et al.* (dir.), 2002, *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 486 p.

Baratay É et Hadouin-Fugier É, 1998, *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident (XVIe-XXe siècles)*, Paris, La Découverte.

Blanckaert C., 2002, « Spectacles ethniques et culture de masse au temps des colonies », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2, 7, pp. 223-232.

Descola P., 2005, *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard, 623 p.

Estebanez J., 2011 (à paraître), « Le zoo comme théâtre du vivant : un dispositif spatial en action », *Les Carnets du Paysage*, 20 p.

Estebanez J., 2010, « Le zoo comme dispositif spatial : mise en scène du monde et de la juste distance entre l'humain et l'animal », *L'Espace Géographique*, 2, pp. 172-179.

Estebanez J., 2008, « [Les jardins zoologiques ou l'exotique à portée de main](#) », *Le Globe*, 148, p. 89-105.

Estebanez J., 2006, « [Les jardins zoologiques et la ville : quelle nature pour le Biodôme de Montréal ?](#) », *Annales de géographie*, 652, p. 708-731.

Marvin G., 2008, « L'animal de Zoo. Un rôle entre sauvage et domestique », *Techniques et culture*, 50, pp. 103-119.

Mullan B. and Marvin G., 1999, *Zoo Culture*, Urbana and Chicago, University of Illinois Pres.

Rothfels N., 2002, *Savages and Beasts : the Birth of the Modern Zoo*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.

Staszak J.-F., Estebanez J., 2011 (à paraître), « Animaux humains et non-humains au zoo. L'expérience de la frontière animale », in Dubied A., Gerber D. et Fall J., (éd.), *Aux frontières de l'animal. Mises en scènes et réflexivité*, Genève, Droz, 25 p.

[1] Voir, cependant, la critique du terme et du concept qu'il semble recouvrir chez Blanckaert, 2002.

[2] La taxonomie est la science qui s'attache à identifier, nommer et classer les organismes vivants.

[3] Il s'agit de greffes où le donneur est d'une espèce différente de celle du receveur. En pratique, il s'agit de greffes d'animaux (souvent de cochons) vers des humains.

[4] Pour Descola (2005), les humains identifient les autres vivants non-humains (plantes et animaux) à travers quatre classes universelles (les « ontologies »). Ces classes s'établissent par le croisement de deux critères, « l'intériorité » et « la physicalité », qui rappellent la dualité « âme » et « corps » :

- Le totémisme souligne la continuité physique et morale entre humains et non-humains.
- L'animisme prête aux non-humains l'intériorité des humains, mais les en différencie par le corps.
- Du côté des systèmes dans lesquels l'intériorité humaine et non humaine est radicalement disjointe, l'analogisme postule qu'il existe entre les éléments du monde un réseau de discontinuités structuré par des relations de correspondances.
- Enfin, le naturalisme nous rattache aux non-humains par un fonctionnement biologique semblable (nous sommes des mammifères), mais nous en sépare par l'aptitude culturelle : nous avons une intériorité radicalement différente. La cosmologie moderne (le naturalisme) est donc une formule parmi d'autres, et non un universel, bien que sa diffusion (liée en partie à l'ampleur de l'expansion coloniale) ait eu tendance à l'ériger comme une référence majeure, voire comme la référence absolue.